



I GALERISTE / GALLERIST



18



Claude Kunetz, WALLWORKS GALERIE

Pour ce pionnier atypique, l'Art Urbain doit encore sortir de son petit monde afin de toucher un plus large public d'amateurs et d'acheteurs.

Par Christian Charreyre

Comment devient-on spécialiste du Street Art ?

Par hasard ! Je suis producteur de films. En 2001, j'ai produit un film qui se passait dans un hôpital psychiatrique dans l'Aisne [*Rien, voilà l'ordre*, de Jacques Baratier, avec Laurent Terzieff, Amira Casar et Macha Méril, NDLR]. Nous sommes restés quatre mois dans ce centre, les patients ont fait de la figuration et ont adoré. À la fin, le directeur m'a demandé de trouver une idée pour poursuivre ces activités. Comme le lieu, une ancienne abbaye du XIII^e siècle était magnifique, j'ai proposé de créer un centre culturel. L'équipe a été enthousiaste et nous avons lancé le projet qui a duré 10 ans. En 2009, il y a eu l'exposition de la collection de Street Art d'Alain-Dominique Gallizia au Grand

Palais. Les patients ont voulu essayer, je n'y connaissais rien, j'ai fait appel à quelques graffeurs qui sont venus travailler avec les résidents pendant un an. À l'issue de cette période, nous avons organisé une exposition à l'École des Beaux-Arts, qui a eu beaucoup de succès.

Et galeriste ?

Après cette exposition, Kongo, l'un des graffeurs, m'a dit que la rencontre avec les malades mentaux avait été une expérience géniale, que c'était très bien d'exposer aux Beaux-arts, mais qu'il fallait aussi montrer cet art de « vandale » dans les galeries. Nous avons essayé... et nous nous sommes faits jeter de partout ! Six mois plus tard, le hasard a voulu que je découvre un lieu magique, en sous-sol, et j'ai créé la galerie Wallworks. Et cela a tout de suite bien fonctionné parce que j'exposais des artistes que l'on ne voyait pas ailleurs et que l'espace, un

**L'art ne peut
vivre sans les
collectionneurs.**



peu underground à la new-yorkaise, plaisait beaucoup aux collectionneurs et aux journalistes. En résumé, c'est la maladie mentale qui a amené la galerie mentale.

Le monde du Street Art a-t-il beaucoup changé en 10 ans ?

Lorsque nous avons commencé, il y avait deux ou trois galeries spécialisées et une grande vente par an ; aujourd'hui ; il y a plus d'une centaine de galeries rien qu'à Paris et une vente par semaine ! Pour autant, dans les vernissages et les événements autour du graffiti, on retrouve toujours les mêmes personnes. Il y a dix ans, Drouot a essayé de créer une classe avec la galerie Magda Danysz pour donner des cours liés à l'Art Urbain, le projet s'est arrêté au bout d'un an faute de demande. L'Art Urbain n'est pas lié à l'école des Beaux-Arts, l'Art Urbain n'est pas acheté par les musées français et les institutions, l'Art Urbain n'est pas acheté par les grands collectionneurs. François Pinault ou Bernard Arnault ne s'intéressent pas du tout au graffiti. Le jour où ils s'y intéresseront, le marché décollera véritablement. L'art ne peut pas vivre sans les collectionneurs.

Que vaut l'Art Urbain aujourd'hui ?

Il y a évidemment le cas de Basquiat, qui vient de l'Art Urbain, dont la cote atteint les 100 millions d'euros. Ensuite, on retire deux ou trois zéros pour Banksy ou Keith Haring. Avec encore un zéro de moins, c'est JonOne ou Rime. Mais la plupart des œuvres sont encore accessibles, la plupart valent entre 5.000 et 30.000 euros. Mais tant qu'il n'y aura pas une reconnaissance de l'Art Urbain par l'art contemporain, le marché n'explosera pas. Et on en est encore loin. Lorsqu'une maison de ventes essaie de mélanger dans le même catalogue art contemporain et Art Urbain, la salle se vide quand on passe de l'un à l'autre. Et le marché est encore restreint. Beaucoup de Français connus ici sont totalement inconnus aux États-Unis.

Comment choisissez-vous les artistes que vous représentez ?

Il faut suivre le goût des collectionneurs. Et malheureusement, ils demandent tous la même chose. Ils veulent du JonOne, du Jef Aerosol... Ce qu'il faut, c'est éduquer les collectionneurs, leur dire qu'il existe autre chose. Il y a de très bonnes affaires à faire en misant sur 20 artistes

1 Claude Kunez et son épouse Dewi à la Galerie Wallworks en 2016, solo show de Katre / Claude Kunez and his wife Dewi at Galerie Wallworks in 2016, Katre's solo show.

2 Group show Ne Pas Effacer (2102).

3 Rime, *Up Turn to Fold*, 2017, acrylique et marqueur à l'huile sur toile (acrylic and oil marker on canvas), 132 x 142 cm.

4 Rime.

5 Rime, *Code*, 2018, acrylique et marqueur à l'huile sur toile (acrylic and oil marker on canvas), 182 x 151 cm.



I GALERISTE / GALLERIST

pendant 10 ans, en espérant que, dans le tas, il y aura le prochain Bansky ou le prochain Basquiat. C'est comme au Loto, si l'on veut gagner, il faut jouer...

Quelles relations avez-vous avec vos artistes ?

Je n'ai jamais signé aucune exclusivité. Quand un artiste veut partir, il s'en va. Mais quand vous arrivez à vendre très bien un artiste, il n'a pas envie d'aller voir ailleurs. La meilleure exclusivité, c'est la vente. Quand j'ai signé Rime, j'ai eu beaucoup de mal à l'avoir. Je le voulais absolument. Pendant un an, je lui ai envoyé des mails tous les mois, sans réponse. Finalement, je suis allé à New York, nous avons pris rendez-vous et il m'a dit : « Claude, avant que tu dises quoi que ce soit, je suis très touché que tu sois venu à New York, quoi que tu me demandes, la réponse est oui ! ». C'est comme ça que notre histoire d'amour a commencé.



© FREDERIC ACHOU

6

Claude Kunez, WALLWORKS GALLERY

For this atypical pioneer, urban art still has to work on getting out of its little world to be able to communicate with a larger audience of both laymen and buyers

By Christian Charreyre

How does one become a Street Art specialist ?

By accident ! I am a film producer. In 2001, I produced a film that was set in a psychiatric hospital in the Aisne [*Rien, voilà l'ordre* (*Nothing, here comes the order*), by Jacques Baratier, starring Laurent Terzieff, Amira Casar and Macha Méril, NDLR]. We stayed for four months in that center. The patients were cast as extras and loved it. By the end, the director asked me to find an idea that would let us pursue these kinds of activities. Because the location - an ancient 17th-century abbey - was so beautiful, I suggested we create a cultural center. The team was very enthusiastic, and we launched the project, which lasted 10 years. In 2009, the Alain-Dominique Gallizia Street Art collection was exhibited at the Grand Palais. The patients wanted to try it out, I knew nothing about it, so I called up a couple of graffiti artists and they worked with the residents for a full year. When the year was over, we organized an exhibition at the École des Beaux-Arts.

It was very successful.

What about becoming a gallerist ?

After this exhibition, Kongo, one of the graffiti artists, told me that meeting these patients had been a wonderful

experience. That it was good to have exhibited at the Beaux-Arts, but we had to show this art made by « vandals » in all the galleries. We tried... and were thrown from everywhere ! Six months later, I was lucky enough to discover a magical place, below ground, where I later created the Wallworks Gallery. It worked well from the start, because I exposed artists that were visible nowhere else, and because the space - sort of underground, like in New York - was very much enjoyed by both collectors and journalists. To sum up, it was mental illness that led to the mental gallery.

Has the world of Street Art changed over the last 10 years ?

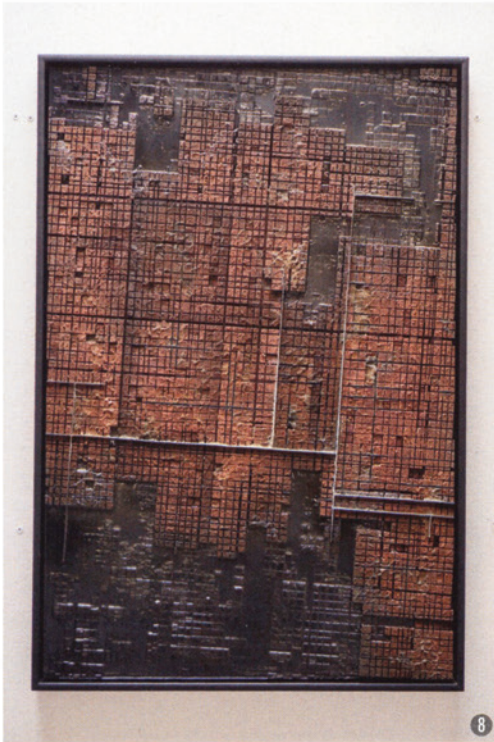
When we started off, there were two or three specialized galleries, and one big auction per year ; today, there are more than a hundred galleries just in Paris, and an auction per week ! Yet, when it comes to openings and events revolving around graffiti, we always come across the same faces. Ten years ago, Drouot tried to create a course with the Magda Danysz gallery to give urban art classes - the project was stopped after a year for lack of demand. Urban art is not connected to the École des Beaux-Arts, it is not purchased by French museums and institutions, or great collectors. Take François Pinault or Bernard Arnault,

© FLUCTUART



© HENRIK CZAKIANSKI

Art cannot live without its collectors.



6



9

they are not the least interested in graffiti. The day their interest is spiked is the day the market will truly take off. Art cannot live without its collectors.

What is urban art worth today ?

Evidently, in the case of Basquiat - who originates from urban art - we have ratings going up to 100 million euros. Then, you take off two or three zeros for Banksy or Keith Haring. Take another zero off, you find JonOne or Rime. Yet, most pieces are still accessible, worth between 5.000 and 30.000 euros. On the other hand, until contemporary art recognizes the worth of urban art, the market will not take off. And we are still very far away. If an auction houses tries to mix up contemporary art and urban art in the same catalog, the room clears when we go from the first to the second. And the market is still limited. Many French, notorious here, are completely unknown in the United-States.

How do you select the artists that you showcase ?

You have to follow the collectors' tastes. And unfortunately, they all ask for the same thing. They want JonOne, Jef Aerosol... What we need to do is to educate collectors; utter that something else exists out there. There are really good bargains to be made by betting on 20 artists for 10 years - by praying that, in the bunch, we'll find the next Banksy, or the next Basquiat. Like with the lottery, if you want to win, you gotta play...

What kind of relationship do you maintain with your artists ?

I have never signed an exclusive agreement. When an artist wants to leave, he leaves. But when you manage to sell an artist the right way, he doesn't want to be involved anywhere else. The best exclusivity is selling. When I endorsed Rime, it had been a long road to get him. I genuinely wanted him. For a year, I sent him emails every month, without getting an answer. Finally, I went to New York. We had a meeting and he told me : « Claude, before you say anything, I am very touched that you came to New York, whatever you are asking, my answer is yes ! » That is how our love story began.

6 Solo show de Tilt (2013).

7 Hendrik Czakainski.

8 Hendrik Czakainski, *On the Shore*, 2019, multiplex, carton, poudre de métal, résine, mastic et peinture (multiplex, cardboard, metal powder, resin, mastic and paint), 130 x 88 cm.

9 Hendrik Czakainski, *Dry-Stacking*, 2019, MDF, carton, mastic, fil et peinture (cardboard, mastic, yarn and paint), 151 x 101 cm.